

# Ouganda et Kenya, États soeurs

Mon dernier mois en Afrique se partageait entre l'Ouganda et le Kenya, environ quinze jours dans les deux pays qui se ressemblent beaucoup. Les résidents bondiraient en lisant ça, et on m'opposera que l'un est de cultures Swahili, l'autre de je ne sais quoi, qu'ils ne parlent pas les mêmes langues ainsi que d'autres futiles détails. Bref, je ne fais pas ces différences là. Les paysages étaient grandement similaires et les bergers qu'ils soient Maasai au Kenya ou du nord de l'Ouganda se ressemblent grandement. Quant au reste, c'est ce que j'appelle désormais la culture de l'ugali comme on pourrait parler de la culture kourgane. La culture de l'ugali se répand du Botswana au Kenya et consiste à manger cette pâte de maïs (l'ugali donc, que j'ai déjà évoqué dans d'autres articles) à tous les repas et en grande quantité. Elle consiste aussi à toujours avoir un sourire contagieux et à crier *Mzungu!* ou *Chuck Norris* sur mon passage.



Il se passe systématiquement beaucoup de choses en Afrique et j'ai préféré raconter quelques anecdotes qui m'ont marqué plutôt que de suivre un ordre chronologique un peu ennuyeux.

Mon séjour à Kampala se soldait sur la soirée de la finale de Ligue des Champions entre la Juventus et Barcelone. J'ai rarement l'occasion de débrancher mon cerveau en buvant des bières devant le football quand je voyage. C'était donc une soirée de repos très importante pour mes neurones et je me

rendais avec mon ami Dennis dans un bar peuplé d'Ougandais afin d'analyser finement ce qui se passait sur le rectangle vert et d'échanger de puissants arguments footballistiques. Mais ce qui allait le plus nous choquer n'était ni l'arbitrage, ni le talent de Yoyo l'Argentin, ni l'art capillaire débridé qu'arboraient les joueurs : nous étions harcelés comme jamais par la gent féminine. Et je ne parle pas de professionnelles. On a tous les deux pas mal baroudé autour du monde et il nous en faut quand même un peu pour nous étonner. Eh bien ce soir là, c'était Calmos. Je fais bien sûr référence au film de Blier fils, un chef d'oeuvre avec Blier père, Marielle et Rochefort où nos protagonistes s'enfuient à la campagne pour échapper à l'appétit des femmes. Nous fêtions une fois encore nos retrouvailles surprises à l'autre bout du monde et étions engagés dans des conversations houblonnées qui ne laissaient aucune place à ces dames. Celles-ci, en désespoir de cause, en venaient à nous payer des bières dans une danse du ventre effrénée qui ne faisait qu'aiguiser notre intérêt pour la susdite boisson. Nous étions obligés de parler de nos mariages respectifs pour s'en dépatouiller, et il fallait encore argumenter pour éloigner temporairement le danger. Un défilé de deux ou trois heures pendant lequel je n'aurai jamais cru avoir à repousser autant d'avances en si peu de temps. Il faut dire que les Africaines ont souvent un comportement assez direct et sexuel. Dans notre auberge, un américain de 60 ans sortait avec des minettes de 30 ans... Il est aussi arrivé plusieurs fois qu'on me propose un lit commun pendant que je pédalais (ce n'est jamais arrivé sur d'autres continents). Au risque d'étonner, je n'ai jamais accepté : après 80/100km de vélo, tout ce dont je rêve est de m'enfiler ma popote de riz et m'endormir sur mon bouquin sous ma tente, le reste n'existe pas. Et pour être tout à fait honnête, toutes les protagonistes n'étaient pas désirables non plus...

Le lendemain de cet épisode scabreux, je reprenais la route en direction de Gulu sans avoir de but bien précis. Le nord du pays, personne ne m'en parlait et j'en avais donc conclu avec

raison que mon passage y serait apprécié (j'ai d'ailleurs eu droit à une interview sur une radio locale, Rupiny FM, en arrivant à Gulu).



C'est en chemin pour le nord de l'Ouganda que je commençais à connaître mes premiers problèmes de camping. Je me suis longtemps moqué de ces populations qui entassaient leurs maisons sur un petit périmètre entouré d'immenses plaines vierges. Je ne pouvais pas reprocher ça aux Ougandais et aux Kenyans qui font preuve d'une répartition des propriétés remarquables rendant tout camping sauvage particulièrement ardu. J'ai habituellement l'option de demander l'hospitalité des locaux dans leur jardin ou dans les écoles, mais ceux-ci, effrayés par la proximité d'Al-Shabab et ma barbe de trois mois en faisaient systématiquement tout un cinéma impliquant généralement mon réveil et/ou mon déplacement par la police une fois tout mon barda déballé. Ô joie! d'avoir à replier toutes ses affaires sous la pluie parce qu'on pense que vous

allez égorger tout le monde. Quel plaisir d'être réveillé à minuit par quinze gus' armés qui veulent checker votre identité...



J'ai par exemple été viré d'une école à Kotido en Ouganda où l'on m'avait accepté alors qu'il pleuvait des cordes, parce que la police avait fini par les convaincre que j'étais un danger. Ma pire soirée fut celle d'Eldoret au Kenya. Habitué à la crainte que j'inspirais aux locaux (ma barbe faisait qu'on m'appelait successivement Al-Shabab, Jésus, ou Chuck Norris, trois bonnes raisons de ne pas me chercher des noises!), j'anticipais et me rendais à deux postes de police pour y poser ma tente comme j'en avais pris l'habitude. Je leur explique que si je ne peux pas dormir là, il y a 90% de chances qu'ils doivent se déplacer plus tard. Résultat : deux refus assortis d'un compteur de vitesse perdu et d'une malléole fêlée en me faisant tomber le grand plateau du vélo sur le pied (les perdreaux m'ont regardé d'un drôle d'air

quand j'ai crié tous les jurons français de mon répertoire sous la douleur). La soirée de rêve donc, mais ce n'était pas fini. Je trouvais finalement refuge à la cathédrale d'Eldoret où le gardien accepta gentiment que je pose ma tente sur l'immense pelouse alors qu'il fait déjà nuit noire. 23h30, je dors profondément, serein, la malléole en feu. Pouf, on secoue ma tente, on veut que je sorte. J'enfile une chemise et mon pantalon et sors pieds nus à la rencontre de... la police et son escouade anti-terroriste que j'avais vue 4 heures auparavant. Ils me bombardent alors de questions stupides et je réponds comme jamais je n'ai parlé à un flic, ma frontale braquée sur leurs visages, pas d'humeur à un interrogatoire prolongé. Au bout de cinq minutes, c'est bon, je ne suis pas un terroriste, je peux rester... Va te rendormir après ça! J'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs cellules anti-terroriste au Kenya et beaucoup de policiers Ougandais et Kenyans : Al-Shabab peut courir tranquille. Ça fait même parfois peur de savoir la police armée et de ne pas l'être soi même...

Après cette soirée mouvementée, je me promenais avec des lettres de recommandations du prêtre et de la police, ce qui facilitait grandement mon établissement nocturne. La police elle-même m'envoyait parfois en camping chez le curé (car j'avais une lettre de la cathédrale d'Eldoret). C'est ainsi que je fus invité à assister à une messe dans la campagne kenyane après avoir passé la nuit dans un presbytère. J'avais prévenu que je n'étais pas croyant pour dissiper les malentendus mais acceptais l'invitation, plutôt curieux de voir le déroulement d'une messe en Afrique. Les lectures et les sermons sont similaires à ce que je connais de la France mais les chants et les danses sont beaucoup plus colorés, rythmés. Sur les 400 participants, je suis le seul blanc de l'assemblée et ma présence est vite remarquée, surtout lorsque j'entends le curé utiliser le mot « mzungu » (white man) dans des sermons qu'il me traduit par la suite. Je suis la star de l'église et les gamins sont plus souvent retournés vers moi que vers l'orateur. Au bout d'une heure et demie, je m'éclipse



discrètement pour aller chercher mon vélo et attendre le père Jacob dehors, le remercier de son hospitalité. Je provoquais alors une véritable exode des jeunes et, avant même que j'ai eu le temps de fendre la mer, le curé me demandait de revenir pour... saluer l'assemblée! « *Tiens prends le micro et présente-toi, tu les salues* ». Ma première pensée a sans doute été quelque chose comme « *Eh meeeeeerde!* » accompagné d'un grand sourire. Je ne me souviens plus vraiment de ce que j'ai dit mais on m'a applaudi, ça a dû leur plaire.



Après l'expérience des pistes tanzaniennes, je me suis replongé dans la poussière des routes africaines au nord de l'Ouganda et je fus d'abord agréablement surpris par leur état relativement bon. Car comme tout le monde, je préfère rouler sur un bon bitume bien lisse mais les pistes assurent un dépaysement qu'on trouve rarement ailleurs. C'est ainsi que j'ai par exemple roulé sur des kilomètres de routes cernés de papillons, dans un calme olympien au milieu d'une nature

superbe. Que j'ai rencontré les tribus en tenues traditionnelles, qui, fautes d'être souriantes, ont le mérite de savoir quel chemin prendre quand il manque un panneau au milieu du bush. On m'avait annoncé des guerriers, j'ai surtout vu des éleveurs de chèvres à moitié à poil, un grand bâton dans une main pour taper sur le cul des vaches, le portable écran tactile dans l'autre (je caricature mais c'est arrivé...). Et quand ils n'avaient pas de téléphone, ils se promenaient avec un petit siège en bois à un pied pour se reposer ou dormir au bord de la route. Tous ces peuples c'est bien joli sur les photos mais c'est, je crois, voué à disparaître prochainement. Il y a d'abord l'agriculture moderne qui ne leur laissera bientôt aucune chance de subsister autrement que par l'autosuffisance, et puis la technologie poussera les jeunes à envisager un autre mode de vie : les jeunes Maasai aussi s'émoustillent devant le clip de Rihanna quand ils y ont accès. D'ailleurs pour ce qui est des Maasai, ils vivent déjà plus ou moins dans des réserves où les gros 4x4 de safaris s'entassent pour les photographier entre deux lions qu'ils ne chassent plus depuis longtemps. Du coup, les voir plus ou moins abandonner leur culture plutôt que de s'adonner au « photo-dollar » des ethnies en perdition me réjouirait assez.







En parlant des lions, ça restera comme mon principal regret d'Afrique, un continent que j'ai adoré autant pour ses habitants que ses paysages. J'avais soigneusement évité tous les parcs nationaux et safaris hors de prix jusqu'à maintenant mais je voulais avant de partir voir des bestiaux depuis mon vélo. Le parc Naivasha, juste avant Nairobi me semblait idéal puisque pour 35\$ je pouvais m'y promener en vélo. Ça serait ma seconde folie touristique financière africaine après les chutes Victoria. Je notais que le prix d'entrée du parc était passé de 15\$ à 30\$ en quelques années mais que pour 15\$ de plus, on avait toujours pas droit à un plan papier (ni d'informations de la part du cerbère qui vend les tickets) et je prenais donc en photo le petit plan à l'entrée où vous remarquez comme moi les signes « Road closed! ».



Il était 14h et j'ai pensé qu'en partant d'Elsa gate, en passant via les Oljowara gorge et en remontant vers l'Olkaria gate, je verrai mon lot de faune.

Mes débuts me font rêver : le cadre est magnifique et les zèbres, antilopes et phacochères couraient aux alentours de mon vélo pour mon plus grand bonheur. Seulement, pour faire court, la deuxième partie du parc est une immense usine géothermique qui ne se termine qu'à la sortie où j'apprenais que le reste des bestiaux se trouvaient où je pensais le parc fermé et où je n'avais plus le temps d'aller. Ah les pendards! Comme j'essaye de plus en plus à trouver du positif dans les situations merdiques (pour éviter les « nervous breakdown » comme dirait Paul Volponi), ma sortie prématurée m'a permis de voir un girafeau échappé du parc et j'ai pu rencontrer un cycliste aussi pouilleux que moi sur la route avec qui j'ai passé ma dernière soirée camping au Kenya. Une aire camping où les hippos sont sensés venir brouter la nuit. Mais comme je l'avais prédit à mon acolyte, « *je suis là, tu ne verras aucun*

*hippo cette nuit* . Heureusement, il avait du whisky.







Et puis je ne pouvais pas finir sans parler de tous ces gamins qui m'ont couru après le long des pistes, m'ont salué vigoureusement, ont hurlé, éclaté de rire ou en sanglots sur mon passage, ont parfois fuit ou accouru en m'apercevant. Le jour le plus extraordinaire a été lors du passage de la frontière entre Sipi et Suam river. Sur une piste extrêmement mauvaise, glissante, en montagne, j'ai été poursuivi par des centaines de petits Mogwaï en furie. Leur course folle commençait souvent quand je passais devant leur école : un, deux partaient, trente suivaient. Puis, au bout de dix minutes, quand les derniers étaient fatigués, je repassais devant une autre école ou une autre bande qui imitaient immédiatement leurs prédécesseurs et prenaient le relais. Ma faible vitesse faisait qu'il me suivaient souvent sur plusieurs kilomètres, souvent pieds nus. Ma journée s'est finie au Kenya, de nuit, sur une route boueuse en pente où je glissais constamment dans la gadoue au milieu des camions embourbés. J'ai fini à 21h, lessivé, les fringues maculées de



terre qui coinçait aussi mes roues. J'ai mis 8h30 pour faire 90km, un enfer. Eh bien c'était une des meilleures journées du voyage! Merci les mômes!



